

ractère de femme : le souci des affaires n'a jamais flétri leur pensée ; elles ne sont ni guerriers, ni magistrats, ni législateurs ; elles sont épouses et mères, elles sont ce que le Créateur a voulu qu'elles fussent. C'est une moitié entière du genre humain échappée par sa faiblesse même aux corruptions de nos puissances et de nos gloires. Oh ! qu'elles cessent de regretter leur part dans ces passions fatales ! qu'elles nous laissent la tribune, la législation, les armées, la guerre : si elles partageaient nos fureurs, qui donc ici-bas pourrait les adoucir ? Voilà leur influence, voilà leur royauté. Comme elles portent dans leur sein les nations à venir, elles portent dans leur âme les destinées de ces nations. Qu'elles fassent entendre sur toute la terre les mêmes paroles d'humanité et de liberté ; qu'elles y fassent naître un seul sentiment d'amour de Dieu et des hommes, et leurs destinées seront accomplies. Il faut des armées pour conquérir le monde, il ne faut qu'un sentiment moral pour le civiliser et le sauver.

## CHAPITRE XVIII.

VŒUX POUR L'ÉDUCATION DES CAMPAGNES ; MOYEN DE HATER  
CETTE ÉDUCATION.

Derrière l'éducation est caché le mystère du perfectionnement et du bonheur de l'humanité. (KANT.)

Il fut un temps où l'ambition des classes laborieuses était d'amasser assez d'or pour vivre noblement, c'est-à-dire sans rien faire : le privilège poussait alors le peuple vers l'oisiveté, et les nobles vers l'ignorance ; car si l'homme du peuple voulait devenir noble pour ne rien faire, le noble n'osait ni travailler, ni s'instruire de peur de déroger. Ainsi l'ambition d'un côté, le préjugé de l'autre, tenaient à nous replonger dans la barbarie. Maintenant, grâce à Dieu, le travail n'est plus en déshonneur ; l'instruction et le talent sont redevenus ce qu'ils auraient dû toujours être, une supériorité véritable qui efface toutes les supériorités de convention. Les inspirations des belles âmes, les travaux des fortes intelligences constituent la noblesse nouvelle, et celle-là n'appartient à aucune caste, elle est le lot du genre humain. Que si quelques exemples contraires affligent encore nos yeux, ils appartiennent

ment au siècle passé qui s'achève dans le nôtre, et non au siècle présent qui portera des idées plus justes et plus morales au siècle qui va s'ouvrir.

Un changement notable s'est donc opéré dans les mœurs. Une ardeur inouïe nous emporte. Tout le monde veut s'instruire, tout le monde veut travailler! L'intelligence et la science étant devenues la noblesse, tout le monde y aspire. Mais cette instruction si nécessaire, comment la faire descendre dans le peuple? comment la porter dans les campagnes? comment la rendre universelle dans un pays où, appelée par l'intérêt général, elle se trouve encore repoussée par les intérêts égoïstes de quelques particuliers? La barbarie du douzième siècle pèse encore sur une grande partie de la France. On pourrait marquer sur notre carte plus de quatre millions d'arpents de terres vagues, landes, bruyères, c'est-à-dire la treizième partie du sol de la France: on pourrait trouver au milieu de nous plus de deux millions de bras pour les cultiver, triste population enchaînée à la misère par la paresse, l'ivrognerie, l'ignorance et la mendicité, dont les mauvais exemples ravagent nos populations actives et industrieuses. Combien de villes, combien de départements où notre langue même est ignorée! Des patois barbares se partagent presque la surface entière du pays, et cependant c'est là qu'il faut porter l'instruction, c'est dans ce chaos qu'il faut faire briller la lumière. Le premier pas, sans doute, est difficile; mais la nature elle-même nous indique la route à suivre. Perfectionnez l'industrie dans les villes, per-

fectionnez l'agriculture dans les campagnes, et toutes les difficultés s'aplaniront. Partout où les arts industriels et l'agriculture sont stationnaires, les masses engourdies tombent dans l'abrutissement; il leur faut un premier bien-être qui ravive leur première pensée. Ainsi, protéger l'agriculture, c'est éveiller l'intelligence, c'est commencer par un peu d'aisance la civilisation et l'instruction des campagnes. En Amérique, l'agriculture a précédé la liberté; elle y a conduit. En France, toutes les populations sans agriculture meurent dans la misère et dans le servage qui la suit. Leur apprendre à défricher les terres, leur donner de l'aisance et de l'instruction, c'est les arracher aux vices, à la paresse, à la misère, c'est leur rendre une seconde fois la liberté.

On dira peut-être que la propagation de l'agriculture n'est possible que là où les terres sont fécondes. Vieille objection de l'ignorance de toutes parts renversée par les faits! Dieu ne verse pas les moissons sur la terre, il les verse dans les bras des laboureurs. Voulez-vous apprendre ce que la persévérance et le courage peuvent contre le climat, les vents, la neige et l'aridité du sol, gravissez les montagnes de l'Auvergne à plus de huit cents toises au-dessus du niveau de la mer, et visitez les champs agrestes, les riches labourages, les vertes prairies que M. de Montlosier y a fait naître. La révolution l'avait privé de ses biens, il se crée un domaine dans la région des chamois et des isards. Ailleurs, au milieu d'un océan de sables, dans les dunes arides de Bordeaux, se rencontrent de vigoureuses plantations

de pins de Riga importés par les soins de M. Lainé, et le seul héritage, avec le souvenir de ses vertus, que ce grand citoyen ait laissé à sa famille. — Des landes de Bordeaux on a fait jaillir les vins délicieux du Médoc. Aux landes de Bretagne, on peut demander les forêts de la Russie et de l'Amérique. Ces provinces arides donneraient alors des flottes à notre marine, comme elles lui donnent des héros!

Ces plantations, ces cultures qui pourraient enrichir et civiliser la basse Bretagne, j'en ai vu un premier essai aux environs de Saint-Brieuc. Là, sur des rives éternellement battues du vent d'ouest, l'œil découvre avec surprise des jardins magnifiques que protègent contre les influences de la mer d'épais rideaux de sapins et de mélèzes, et où l'on arrive par des avenues royales de tulipiers et de pins de Riga; de tous côtés des terres où le froment mûrit pour la première fois; de tous côtés de riches plantations, les arbres du Nord et du Midi, les avenues de Versailles au milieu des sables de l'Afrique. On sent que jusque dans les terres les plus ingrates la nature cache des trésors qu'elle n'accorde qu'au travail et à l'intelligence. Enfin, après plusieurs heures de marche, vous trouvez les limites de cette oasis. Alors la stérilité recommence, vous ne voyez plus qu'un vaste désert, quelques sauvages à la porte de leur cabane, et, sur le sable, çà et là une herbe rare, l'ajonc épineux et du blé noir. M. de Courson de Lysandré a donné le premier exemple : il a appris à la Bretagne ce qu'elle peut faire de ses landes incultes, et au gouvernement comment il peut civiliser le pays.

L'abondance suivra la culture, et l'instruction naîtra du bien-être. Il n'y a point de peuples barbares sur les terres bien cultivées.

Une grande leçon de ce genre a été jadis donnée à la France, et il y aurait de l'ingratitude à l'oublier. Ces habitations aujourd'hui si riantes, ces cultures aujourd'hui si plantureuses que vous rencontrez dans toutes les montagnes du Béarn; ces mœurs simples et franches; ce peuple gai, brave, enjoué, tout cela n'existe que depuis trois siècles. Il y avait là, autrefois, un peuple aussi rude, aussi sauvage que les habitants des rochers de Penmarek; aussi inutile, aussi misérable que les peuplades des montagnes d'Arès; aussi superstitieux, aussi malsain que les ilotes de Poullaouen, d'Huelgoat et des autres contrées sauvages de la vieille Armorique. Comme tous les habitants de ces rives désolées, l'habitant du Béarn n'avait d'autre nourriture que le blé noir qu'il partageait avec ses pourceaux. C'est alors qu'une fille de France, Marguerite de Valois, se sentit touchée de tant de misère. Nouvelle Cérés, elle conçut le projet d'appeler un peuple entier à la civilisation par l'agriculture et le bien-être. Les conseils de la sagesse n'auraient pu y suffire; les bons exemples y arrivèrent. Marguerite fait venir à grands frais des laboureurs du Berry, de la Saintonge et de la Solologne : ce sont les premiers précepteurs qu'elle veut donner au pays. Bientôt les moissons jaunissent dans la plaine, les collines se couvrent de vignes, de toutes parts des prairies, de toutes parts des forêts qui s'étendent jusqu'aux sommets des montagnes.

La vue de tant de richesses sur une terre si pauvre, étonne les Béarnais. De proche en proche l'exemple se propage, et par une espèce de prodige, la terre et les mœurs de ceux qui la cultivent perdent en même temps leur âpreté. On dirait que les hommes se transforment comme le sol, et la bonté native de tout un peuple reparaît avec les fruits si doux de l'intelligence et du travail. C'est ainsi que la sage Marguerite sut préparer ces campagnes aux bienfaits de l'instruction. Jeanne d'Albret continua et compléta son œuvre. Partout où la mère avait fait croître le blé, la fille ouvre des écoles gratuites; elle y appelle les habitants des villes et des campagnes, elle y appelle la population entière de son petit royaume. « Je veux, disait-elle, que la justice et la vérité soient, avec le travail, le patrimoine de tous mes enfants. » Ce qu'elle voulait, elle l'obtint; ce qu'elle voulait, elle l'inspira à son fils, à ce noble Henri IV, qui tenta plus tard de faire pour la France ce que Jeanne d'Albret avait fait pour le Béarn.

Avec quel profond respect on voit cette pensée recueillie par Fénelon, et présentée dans le *Télémaque* au petit-fils de Louis XIV comme le modèle idéal de la plus haute politique ! Inspiré par le désir de rendre un peuple heureux, le poète n'invente pas, il se rappelle; il donne à Salente les lois du Béarn; il peint ce qu'on peut voir encore aujourd'hui dans ces campagnes « où Cérès se couronne d'épis dorés, où Bacchus foulant à ses pieds les raisins fait couler du penchant des montagnes des ruisseaux de vin

plus doux que le nectar <sup>1</sup>. » Ainsi tout ce que Fénelon enseignait au duc de Bourgogne, tout ce que notre ignorance nous a fait rejeter parmi les utopies avait été conçu et exécuté par la sœur de François I<sup>er</sup> et par la mère de Henri IV. Les plus belles pages du *Télémaque* sont sorties vivantes des institutions du Béarn, et des *Économiques* de Sully.

De si touchants exemples ne seront pas perdus pour le monde civilisé. Jamais peut-être la société n'a senti plus impérieusement la nécessité d'une solide instruction. En France, tout homme qui ne sait ni lire ni écrire demeure, par ce seul fait, privé de ses droits politiques. Lorsque les institutions déclarent qu'il est propre à tout, son ignorance lui déclare qu'il ne peut être appelé à rien. En faut-il davantage pour démontrer que l'instruction du peuple est devenue le plus impérieux devoir du gouvernement, un devoir de conscience, une dette? Instruire un homme aujourd'hui, ce n'est pas seulement lui donner de la sagesse et des lumières, c'est l'appeler à répandre cette sagesse et ces lumières sur le pays, à jouir en un mot de ses droits de citoyen.

De ces observations, de ces souvenirs, de cette expérience, nous concluons que partout où l'État voit la barbarie, il doit porter l'agriculture, et que partout où fleurit l'agriculture, il doit répandre l'instruction : l'une prépare à recevoir l'autre. La civilisation du genre humain est sortie d'un champ de

<sup>1</sup> *Télémaque*, liv. XII.

blé, comme le chêne sort de son gland. Noble moisson qui donne l'aisance et l'intelligence! Que le gouvernement se hâte donc de multiplier les écoles pratiques d'agriculture dans toutes les parties de la France encore incultes! qu'il y instruisse par l'exemple les pauvres familles à demander aux terres les plus ingrates en apparence les trésors qu'elles renferment! Aucun sacrifice ne sera sans récompense : les terres stériles aujourd'hui payeront l'impôt demain. Notre sol s'agrandira : conquête paisible et cependant glorieuse. Le fer de la charrue peut nous rendre plus que nous n'avons perdu par le fer de l'épée.

A cette première éducation qui chasserait la misère, succéderait l'éducation qui chasserait l'ignorance. L'enseignement mutuel et plusieurs méthodes ingénieuses nouvellement découvertes rendent aujourd'hui les études primaires aussi rapides que faciles. Loin de nuire aux travaux de la campagne, elles les soulagent, elles les charment. De quoi s'agit-il pour le gouvernement? d'un simple maître d'école à établir dans chaque commune. Les enfants apprendront ensuite du curé de la paroisse la morale de l'Évangile et les principes de la religion. Car l'enseignement religieux donné à des enfants qui ne savent pas lire est illusoire et sacrilège, il ne laisse que des mots vides de sens, il n'enfante que l'impiété ou le fanatisme.

Nous osons le dire : la religion a toujours été mal enseignée dans les campagnes, ce qui ne veut pas

dire qu'elle ait jamais été bien enseignée dans les villes. Les divagations idiotes et fanatiques des missionnaires ont comblé le mal, soit en irritant les esprits, soit en propageant l'idolâtrie; car, nous le demandons aux âmes vraiment pieuses : est-ce la religion qu'un catéchisme mal appris et mal compris? est-ce la religion que la peur du diable, des revenants et des sortilèges, sans amour de Dieu et des hommes? est-ce la religion que toutes ces pratiques idolâtres qui frappent les sens et dégradent les esprits? Chose déplorable! les plus absurdes croyances, les plus honteuses superstitions, les plus horribles terreurs, voilà le culte qu'on propage dans les dernières classes du peuple, voilà le culte réservé à la misère, au malheur, à ceux que Jésus-Christ est venu chercher sur la terre avec des paroles de miséricorde et d'amour! La véritable religion n'est pas le dogme et les mystères, elle est l'amour de Dieu et du prochain. Que nos curés fassent de leurs églises le centre d'un si saint enseignement; qu'ils y joignent la lecture de quelque bon traité de morale pratique, d'agriculture et de météorologie, et bientôt, environnés de reconnaissance, ils reprendront cette influence honorable qu'ils ont perdue, et qui ne peut plus être le prix que de l'enseignement de la vérité et des exemples de la vertu.

Mais il ne suffit pas d'établir des écoles dans les campagnes, il faut encore y répandre de bons ouvrages appropriés aux besoins des villageois. L'établissement d'un certain nombre de bibliothèques,

auxquelles on donnerait le nom de bibliothèques communales, et qui seraient placées sous la double surveillance du maire et du maître d'école, est le complément indispensable de l'enseignement primaire. Des extraits des *Études de la Nature*, de Bernardin de Saint-Pierre; la *Vie de Franklin* et son *Bonhomme Richard*; la vie des hommes utiles au genre humain, celle des hommes illustres de la commune ou du département; l'histoire de nos institutions, des droits qu'elles nous donnent, des devoirs qu'elles nous imposent; quelques poésies religieuses de Lamartine, surtout celles qui ouvrent l'âme à la reconnaissance et à l'amour; le *Traité de l'existence de Dieu* de Fénelon, avec un choix de ses lettres; des livres d'agriculture et d'art vétérinaire; une collection de bons voyages; le manuel du jardinier, du laboureur, du menuisier, du serrurier, du maçon: tels sont les livres principaux dont se composerait la bibliothèque des communes. On y joindrait un traité d'architecture rurale, livre précieux pour le bien-être des villageois, et qui, entre les mains de maires éclairés, changerait en moins de cinquante ans l'aspect de la France. Rien, au reste, n'est plus facile que d'étendre cette nomenclature. Les meilleurs livres en tous genres, les chefs-d'œuvre seront toujours le meilleur choix. Je connais un village en Bourgogne où, durant les longues veillées d'hiver, les jeunes filles se partagent le travail d'une de leurs compagnes chargée de lire à haute voix les *Aventures de Télémaque*, livre sublime composé pour l'éducation des princes et qui, par les douces peintures de la vie

champêtre, passionne encore le cœur des jeunes filles de nos hameaux.

Qui peut d'ailleurs apprécier l'influence d'un seul bon livre placé dans les mains des villageois les plus ignorants, soit pour la gloire nationale, soit même pour l'avancement des sciences? Pendant que les Anglais tentent vainement de pénétrer au cœur de l'Afrique, qu'ils multiplient les récompenses, les expéditions, les sacrifices; qu'ils y prodiguent la vie de leurs voyageurs les plus célèbres, et plus de trente millions de notre monnaie, un jeune Français sans appui, sans argent, sans instruction, mais doué d'une volonté forte, d'une intelligence rare, d'un esprit vif et observateur, d'une âme de feu, s'enforce seul dans ces déserts, où il s'illustre par la plus grande découverte géographique des temps modernes. Qui le croirait? la lecture d'un volume de Robinson placé par hasard dans l'école primaire du petit village de Maugé, près de Niort, lui a révélé son génie! Cette première impression le pousse dans le désert. Le fils d'un paysan, le jeune Caillié, a découvert Tombouctou!

Mais c'est surtout sous le rapport moral que les bibliothèques des communes deviennent indispensables. Elles opposeront le bien au mal, la vérité au mensonge, la religion à la superstition. Dire que les livres les plus dangereux et les plus ineptes pénètrent presque seuls aujourd'hui dans les campagnes, c'est se faire l'écho de tout le monde. D'une part, les colporteurs y jettent *Robert le Diable*, *les Possédés de Loudun*, la *Vie de Desrués*, de *Cartouche* et de *Man-*

drin; d'autre part, les congrégations et la société catholique dite des bons livres y vendent à leur profit, et sous des titres pieux, les ouvrages les plus abjects et les plus stupides, des oraisons en forme de conjuration contre la teigne, la rogne, la gale, la rage et le mal de dents; la *Vie de sainte Philomèle*, de *Marie Alacoque*, de *Nicolas de Flue* et du *Père Surin*, qui fut possédé par une légion de diables : voilà les livres dont les ennemis des livres inondent les villes et les campagnes, et auxquels ce n'est pas trop que d'opposer les meilleurs ouvrages de notre langue et une éducation nationale. Il faut qu'on apprenne à nos enfants quels étaient les mœurs, les principes, la religion; la politique de ces temps que les demeurants d'un autre âge voudraient nous faire regretter. Il faut que le double enseignement des institutions anciennes et des institutions nouvelles devienne la loi de l'État. Les Français apprendront ce qu'ils étaient autrefois et ce qu'ils sont aujourd'hui; ils pourront choisir entre le régime du bon plaisir et le régime légal, la liberté de conscience et les massacres religieux, la piété éclairée et les derniers édits de Louis XIV. Un pareil tableau mettra fin aux disputes. On verra de quel côté est la raison, la religion, le bonheur. La vérité triomphera : elle a déjà triomphé.

## CHAPITRE XIX.

## ESQUISSE D'UN PROJET DE LOI SUR L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

## EXPOSÉ DES MOTIFS. VOIES ET MOYENS.

Rien de plus rare qu'une âme naturellement vicieuse. La direction de nos facultés morales tend à la vertu comme celle de nos facultés physiques à la santé.

(BONSTETTEN, *Pensées sur divers objets du bien public*, p. 127.)

Tout ce que vous voulez que les hommes fassent pour vous, faites-le pour eux. Voilà la loi et les prophètes.

(Évangile.)

L'ignorance des masses est la condition nécessaire des gouvernements despotiques. Aussi les voyez-vous sans cesse occupés à épaissir les ténèbres. Tout rayon de lumière les offusque, tout être qui pense les menace. Gardiens vigilants et quelquefois féroces d'un troupeau, ils ne redoutent qu'une chose, c'est que ce troupeau ne devienne un peuple. La politique des despotes est donc de maintenir le troupeau, et pour accomplir cette œuvre infernale, ce n'est rien que l'ignorance, si l'on n'y ajoute l'erreur et la superstition, ces deux maladies mortelles de l'intelligence humaine. C'est dans ce but unique qu'on invente les fausses morales, les fausses sciences,